

L'homme fort : héritier des héros populaires ?

Analyse de la relation entre masculinité et compétitions de force dans les festivals populaires québécois, 1967-1990

Alexie Maheu-Bourassa

Résumé

Au Québec, les années 1960 à 1990 sont marquées par une montée en flèche du nombre de festivals populaires. Plusieurs des organisateurs choisissent de mettre les épreuves de force au cœur de leur programmation. Les festivals deviennent ainsi une plateforme mettant en scène les hommes forts québécois. Par l'entremise de ces festivals populaires, les participants des compétitions s'associent à leurs modèles des XIX^e et XX^e siècles. Le processus d'héroïsation se rompt cependant, les empêchant de devenir à leur tour des héros de la société canadienne-française. Tirant des résultats de son mémoire de maîtrise, l'auteure utilise l'analyse du discours des médias rapportant les compétitions de force ainsi que l'analyse iconographique des photographies publiées dans les journaux régionaux qui offrent la perspective des organisateurs et celle des médias. Malgré la mise en scène des hommes forts dans un environnement typiquement masculin et l'association à différents modèles célèbres, l'ambiance et le déroulement des festivals freinent leur ascension au statut de héros.

En 1911, Louis Hémon, un écrivain et journaliste français, a dit de la société canadienne-française qu'il était « indiscutable que, grâce à leur origine, grâce à la rude vie saine et fortifiante que leurs ancêtres ont menée, les Canadiens français d'aujourd'hui comptent dans le nombre une proportion d'individus robustes et résistants bien plus forte qu'aucune nation européenne¹ ». Plusieurs auteurs qui ont travaillé l'histoire du sport associent d'ailleurs la caractéristique de la force physique à la société canadienne-française². Selon Donald Guay, spécialiste de l'histoire du sport, « rares sont, dit-on, les sociétés comparables qui auraient produit un aussi grand nombre d'hommes forts que la société canadienne-française³ ». Il est vrai que le Québec a connu de nombreux hommes forts, qui représentèrent d'ailleurs au XIX^e siècle

l'idéal masculin pour les Canadiens français. Bien que les hommes forts ne soient plus l'archétype des Québécois près d'un siècle plus tard dans les années 1960 à 1990, leur image est toujours admirée et demeure le véhicule de la mémoire de l'histoire régionale.

Depuis le XIX^e siècle, l'historiographie québécoise s'intéressant aux hommes forts présente des ouvrages de types hagiographiques et biographiques. À ce jour, les articles et monographies se sont particulièrement concentrés sur des hommes forts célèbres, tels Louis Cyr, Jos Montferrand, Victor Delamarre et les frères Baillargeon⁴. Dans notre cas, les hommes forts modernes participant aux festivals populaires ne sont pas des célébrités, c'est pourquoi la relation entre ces deux types d'hommes forts est intéressante. La figure du héros sportif a été étudiée sous une perspective sociologique et anthropologique⁵, mais peu par les historiens. Lorsqu'ils l'abordent, ceux-ci choisissent généralement la perspective de l'identité nationale. Pour exposer la relation des hommes forts modernes et de leurs modèles, j'ai plutôt choisi la théorie du processus d'héroïsation d'Orin Klapp⁶. Celui-ci reconnaît qu'en Amérique, les héros proviennent le plus souvent des sports, du divertissement ou d'accomplissements personnels et professionnels. À travers de multiples étapes, la femme ou l'homme « héroïsé » se transforme en une image idéalisée s'approchant de la légende plutôt que de la réalité⁷. Bien que ce ne soit pas tous les héros qui complètent le processus, plusieurs ont tendance à devenir des légendes en s'intégrant dans la tradition populaire et prenant la forme de symboles de culte⁸.

Malgré le fait que les festivals soient cadrés dans un environnement masculin et que plusieurs hommes forts soient pris en modèle, une rupture se présente dans le processus d'héroïsation. Celle-ci empêche les hommes forts modernes des festivals de devenir des héros à leur tour. Afin de montrer les pistes de cette réflexion, je présenterai ce que sont les festivals à thématiques forestières et en quoi ils correspondent à un environnement masculin, qui sont les héros pris en modèle dans ces événements populaires, quelle est la manière dont ils sont célébrés et enfin ce qui crée la rupture dans le processus d'héroïsation des hommes forts modernes. D'abord, j'exposerai globalement la méthodologie utilisée.

Méthodologie

Plutôt que de me pencher sur les hommes forts célèbres, j'ai choisi de m'intéresser à leur existence dans un cadre plus ouvert et ludique, celui des festivals populaires. Selon l'ethnologue Martine Roberge, ceux-ci ont connu au Québec une montée en popularité et en nombre entre les années 1960 et 1990, atteignant leur apogée au cours de la décennie 1980⁹. Le corpus étudié couvre donc le plus largement possible cette période, soit de 1967 à 1990, et présente une diversité dans les régions administratives où se déroulaient les événements. Afin d'obtenir le plus d'information possible sur le type d'épreuves de force, les concurrents et le déroulement des compétitions, j'ai choisi les festivals à thématique forestière qui

offraient une programmation plus concentrée en activités de ce genre. J'ai ainsi sélectionné les cinq festivals qui, lors de mes recherches, m'ont semblé mettre de l'avant la présence d'épreuves de force dans leur organisation et ainsi mettre de l'avant les hommes forts québécois :

- Le Festival des Raftsmen, Hull, Outaouais (1967-1973)
- Le Festival des Sucres, Saint-Jean-de-Matha, Lanaudière (1974-1984)
- Le Festival du Bûcheron, Normétal, Abitibi-Témiscaminque (1975-1987)
- Le Festival de la Grosse Bûche, Saint-Raymond, Capitale-Nationale (1978-1990)
- Le Festival du Bûcheron, Sainte-Aurélie, Chaudière-Appalaches (1979-1986)

Bien que nous ayons croisé d'autres festivals qui auraient eu le potentiel de s'ajouter au nombre d'événements étudiés, nous avons dû les éliminer, faute de sources pour les documenter. Ce sont les journaux régionaux qui ont été sélectionnés comme corpus plutôt que des entrevues pour une question d'abondance. En effet, les périodiques permettent de retracer l'évolution de chacun des festivals tout en offrant la perspective des organisateurs et des journalistes sur la préparation, la programmation, les activités et les résultats des compétitions, parfois même quelques portraits biographiques des concurrents. Ainsi, le corpus de source est majoritairement et presque exclusivement composé d'articles, de photographies, de publicités et de programmations relevées dans différents journaux régionaux québécois et ontarien (*Le Droit*, *Joliette Journal*, *La Frontière*, *L'Écho abitibien*, *Le Courrier de Portneuf*, *L'Éclairer-Progress*). Chacun des journaux fut consulté sur une période d'environ un mois, soit deux semaines avant le début des festivités, la durée du festival (deux à dix-huit jours) ainsi que les deux semaines suivant la clôture des événements, et ce, pour toute la durée d'existence des festivals. J'ai particulièrement porté mon attention sur les compétitions de force en tous genres, relevant dix-sept types d'épreuves parmi les cinq festivals à l'étude¹⁰. Celles-ci ne sont jamais toutes présentes à la fois lors d'une édition d'un festival. En moyenne, une programmation propose entre trois et six épreuves différentes. Les plus communes sont la scie mécanique¹¹, la sciote¹², la brouette¹³ et le godendard¹⁴.

La méthode choisie est l'analyse du discours par données textuelles des articles. J'ai délaissé les sections touchant les aspects socioculturels, focalisant la recherche sur les sections concernant spécifiquement les épreuves de force. Ce sont les sujets abordés par les journalistes (informations biographiques, description graphique des épreuves, mention des résultats, comparaison entre les hommes forts) et les moyens choisis pour transmettre ces informations (texte continu, énumération, tableau, photographies) qui ont permis de comprendre la perception de

ces acteurs envers les hommes forts. La consultation des programmations officielles des événements, en lien avec le choix des épreuves, la quantité, l'accessibilité aux hommes et aux femmes à la participation, etc., ainsi que des publicités créées par les organisateurs des festivals ont mis en relief la place qu'ils offrent aux hommes forts de la région. À cette analyse s'est jointe celle du contenu iconographique du corpus, soit les photographies publiées dans les périodiques, illustrant la mise en scène des épreuves ainsi que du corps des participants.

Le métier du bûcheron, une histoire d'homme

Tous les festivals forestiers offrent la présentation d'un environnement typiquement et historiquement masculin : celui du camp de bûcheron. C'est par cette mise en scène que se déroulent les festivités qui durent d'un week-end à parfois plus de deux semaines. L'ambiance des festivals en est une de fête et de communauté. Il s'agit d'événements permettant de quitter le quotidien et de se changer les idées. Roberge, qui s'est penchée sur les questions de patrimoine et rituels festifs, avance que « ces fêtes, qui établissent un rapport entre histoire et mémoire collective, correspondent au besoin de célébration de la population et servent à renforcer le sentiment d'appartenance à la communauté¹⁵ ». Les festivals populaires s'articulent autour d'événements de type socioculturel (repas, soirées, danses, messes, etc.) et, évidemment, de type sportifs (jeux et concours). La thématique des différents festivals à l'étude vise à recréer l'ambiance des camps de bûcherons traditionnels, revivre l'histoire régionale et en célébrer les aspects folkloriques. Par des décorations, de la musique, des soirées dansantes, la participation d'invités spéciaux, mais surtout des épreuves de force, l'ambiance est à la fête. Le journal le *Courrier de Portneuf* présente bien cette ambiance de célébration :

La Grosse Bûche, c'est l'occasion de retourner aux premiers temps des chantiers, alors que les travailleurs forestiers passaient l'hiver dans le bois à travailler du soir au matin. [...] Une occasion de se rencontrer, de fêter en prenant le temps de jaser, de fraterniser et de se rappeler la vie des chantiers¹⁶.

Si le contexte dans lequel se déroulent les festivités et les compétitions est considéré comme masculin, ce n'est pas uniquement parce qu'il fait appel à la force, mais principalement parce que les épreuves sont présentées et vécues par des hommes dans les festivals. Différents articles de journaux annonçant la tenue des compétitions de force s'adressent aux hommes, créant une distinction entre les publics visés selon les activités mises à la programmation :

C'est ainsi que, tandis que fiston y allait de ses ébats dans la piscine en compagnie de dizaines d'enfants de son âge, maman ou la grande sœur pouvait tranquillement s'asseoir sous les arbres, se reposer, voire dormir. Pendant ce temps, papa s'était déjà trouvé une place dans les estrades, avait rencontré quelques amis, compagnons de travail ou voisins, et suivait de près les péripéties, tantôt des policiers et pompiers, tantôt des hommes les plus robustes au pays¹⁷.

Cette vision proposée par un journaliste du quotidien ontarien *Le Droit* en 1971 est reprise en 1984 dans l'hebdomadaire *L'Éclairer-Progress*:

Pendant que les hommes participent aux compétitions ou visitent la machinerie forestière, les jeunes sportifs peuvent faire de la planche à voile sur le lac [...] Et pendant ce temps, maman peut se reposer en visitant l'artisanat au sous-sol de l'école ou encore prendre le soleil près de sa tente¹⁸.

Selon ces deux extraits, les hommes sont spécifiquement visés par les compétitions de force, que ce soit en tant que spectateur ou participant. Les épreuves de force ainsi dépeintes laissent entrevoir un milieu strictement masculin, conçu par et pour les hommes. Lors de cette édition d'ailleurs, les femmes ne semblent aucunement présentes dans les épreuves qui se centrent sur la scie à chaîne et l'abattage d'arbre. Les hommes sont nombreux à répondre à l'invitation lancée par les organisateurs des festivals forestiers. Plusieurs des périodiques étudiés rapportent que des milliers de personnes se déplacent pour observer les hommes forts à l'œuvre. Cependant, selon les informations révélées par les journalistes, il est impossible de savoir précisément combien d'hommes ont participé aux épreuves de force. À la suite de la compilation des résultats dévoilés, 249 hommes ont été recensés parmi les finalistes, épreuves et festivals confondus. Le Festival des Raftsmen de Hull et le Festival de la Grosse Bûche de Saint-Raymond tentent d'ailleurs d'encourager la relève des hommes forts à monter sur scène en organisant des compétitions ou en créant des catégories réservées aux 18 ans et moins dans certaines épreuves. Par exemple, les organisateurs du Festival de la Grosse Bûche ajoutent aux trois catégories (165 livres et moins, 166 à 185 livres et 185 livres et plus) déjà en place aux épreuves d'haltérophilie, de la brouette et de la levée du billot en 1987 celle des 18 ans et moins.

Bien que les épreuves de force soient un environnement majoritairement masculin, il n'exclut pas entièrement la présence de femmes. Tout en étant minoritaires, 15 % des participants recensés dans les compétitions sont des femmes. Celles-ci concourent aux épreuves du souque à la corde, du tir au poignet, de la brouette et de la sciote. Leur présence dans les épreuves reste toutefois timide et inégale, principalement parce qu'elles sont rarement invitées par les organisateurs des événements. Dans les premières années étudiées (1967 à 1974), deux seules participations de femmes sont recensées. Celles-ci furent des surprises pour les organisateurs qui n'imaginaient aucunement la possibilité que des femmes s'inscrivent à des épreuves de force. Dans les années suivantes (1975-1990), alors que les femmes sont invitées à certaines des épreuves mises à la programmation, aucun terme n'est féminisé. De cette manière, leur participation semble presque inexistante. Les journalistes ne font référence qu'aux « participants » et aux « gagnants », tardant même à associer les femmes à la force. Alors que les hommes sont « les plus forts », les femmes championnes de leur catégorie « gardent la forme¹⁹ ». Parmi tous les articles, l'expression « femme forte » n'apparaît qu'à deux reprises.

La formulation choisie présente d'ailleurs un questionnement, n'osant associer le qualificatif de « fort » aux hommes comme aux femmes : « [...] deux nouvelles activités pour hommes forts ou pour des équipes d'hommes forts et pourquoi pas de femmes fortes²⁰ ». L'invitation à la participation et la reconnaissance de leurs performances étant minimales, la présence des femmes dans les compétitions de force semble être volatile. Les journalistes, n'offrant que peu d'espace rapportant les performances des femmes dans leurs pages, annulent la possibilité d'héroïsation de l'une des participantes. La force demeure ainsi une caractéristique masculine, sauf exception, et la place d'honneur reste celle des hommes dans ce « carnaval des hommes forts²¹ », les femmes n'étant que des invitées ponctuelles dans un univers d'hommes.

D'autre part, les épreuves de force rappellent l'un des plus grands divertissements des hommes qui travaillaient dans les camps de bûcheron au cours des décennies passées, soit les jeux de force. Ces distractions servaient à établir dans les camps lequel des hommes était le plus fort, ce qui lui accordait une grande marque de respect de la part des autres bûcherons²². Le principe est le même lors des différentes épreuves des festivals. L'ambiance sert à recréer l'univers masculin des bûcherons et les concours à identifier l'homme le plus fort de la région. Cette fois, cependant, les compétitions sont plus diverses et reproduisent l'environnement de travail des bûcherons à travers les tâches qu'ils devaient accomplir (abattre un arbre, faire la drave, transporter des billots, etc.) ou les outils qu'ils utilisaient (sciote, hache, godendard, etc.). La force musculaire, l'habileté et la vitesse entrent ensuite en jeu afin de déterminer le gagnant. Ces épreuves comportent un aspect ludique bien présent. Alors que les observateurs apprécient une bonne performance par les techniques utilisées, ils se réjouissent également des faiblesses de certains hommes. *Le Courrier de Portneuf* rapporte en 1989 que « divers groupes de Saint-Raymond se livreront une lutte amicale lors du souque à la corde qui revient au programme des activités pour une deuxième année. Cette compétition est très appréciée des visiteurs du festival qui peuvent bien s'amuser des faiblesses de leurs amis tout en applaudissant les stratégies utilisées de part et d'autre pour gagner²³ ». Dans les festivals comme dans les camps, la notion de gagnant est associée à l'honneur. Être le plus fort est ainsi synonyme de respect. À travers ces célébrations reconstituant le milieu de travail de l'industrie forestière et la mise en scène des hommes forts, les festivals fêtent cet univers masculin.

Héritage du passé : qui sont ces héros ?

Les organisateurs et journalistes ne mettent pas seulement les hommes forts de leur région, ceux qui participent aux compétitions, de l'avant. Ils font également référence à des modèles masculins célèbres tirés du passé, soit la figure du bûcheron québécois, Jos Montferrand et Louis Cyr. De différentes manières, les organisateurs des festivals et les concurrents espèrent faire honneur à ces hommes et à commémorer leur mémoire. Avant d'explorer la manière dont ces héros sont célébrés, voici d'abord un court portrait biographique de chacun de ces symboles masculins.

Commençons par le bûcheron, un personnage à la fois représentatif d'un métier partagé par plusieurs et un emblème québécois. Au XIX^e siècle, l'économie du Canada s'est tournée vers l'industrie forestière pour remédier au déclin de l'industrie de la fourrure. Dès cette époque, de nombreux hommes quittent le milieu familial de manière saisonnière afin de travailler dans les différents chantiers forestiers pour « bûcher ». Le bûcheron ne faisait pas que couper des arbres. Pour leur bon fonctionnement, les camps comptaient un contremaître, connu également sous le nom de « foreman », des abatteurs d'arbres, des ébrancheurs, des mesureurs, des charretiers, des assembleurs et plusieurs autres²⁴. La coupe d'arbres se terminait au printemps lors de la fonte des neiges et de la glace sur les cours d'eau. À ce moment débutait le transport des billots par les draveurs. Ceux-ci guidaient les billes sur les différentes rivières du Québec et sur le fleuve Saint-Laurent jusqu'au port de Québec. Les hommes avaient différents motifs pour se rendre aux camps. Pour les plus jeunes, cela signifiait de sortir de leur campagne, voir du pays et partir vers l'inconnu. Le premier hiver dans un chantier correspondait également à l'un des rites de passage vers l'âge adulte. Cependant, la majorité des travailleurs forestiers pratiquaient le métier de bûcheron pour la paie. Il s'agissait d'un salaire d'appoint permettant aux hommes d'avoir un emploi en hiver à la suite des travaux dans les champs en été²⁵.

Le second personnage est Joseph Favre, dit Montferrand, mieux connu sous le nom de Jos Montferrand, né le 25 octobre 1802 à Montréal. Dès son jeune âge, il apprend différentes formes de combat que son père lui enseigne. À l'âge de 21 ans, en 1823, il s'engage auprès de la *Hudson's Bay Company*. Il travaille ensuite pour Joseph Moore en 1827 sur la rivière du Nord au Bas-Canada puis pour Baxter Bowman, propriétaire de chantiers de bois sur la rivière Outaouais. Pendant près de trente ans, il y travaille comme contremaître, guide de cage, homme de confiance des patrons et plusieurs autres postes, partageant la vie des hommes de chantier de la région de l'Outaouais jusqu'à Québec. En 1840, il se contente de guider les cages vers Québec, délaissant les travaux de chantier. Il prend finalement sa retraite du métier en 1857 et s'installe dans sa propriété de Montréal où il meurt le 4 octobre 1864 à l'âge de 61 ans²⁶. Jos Montferrand est principalement connu par des récits de batailles, ses prouesses de force sur les chantiers et comme étant un fier-à-bras. Il fut considéré par plusieurs comme un héros incarnant les idéaux et les aspirations de la nation canadienne-française.

Le dernier personnage est « l'homme le plus fort du monde » : Louis Cyr. Né à Saint-Cyprien de Napierville sous le nom de Cyprien-Noé Cyr le 10 octobre 1863, Louis Cyr est le deuxième de dix-sept enfants. Comme plusieurs Canadiens français de l'époque, la famille déménage en 1878 à Lowell au Massachusetts pour y travailler dans les usines de coton. Sa force physique se développe dès son jeune âge et lui donne rapidement une renommée. C'est vers l'âge de 18 ans qu'il participe à sa première compétition d'hommes forts à Boston. Au cours de l'année 1883, Louis

Cyr travaille comme policier dans la ville de Montréal. Plus tard, il entame avec des membres de sa famille une tournée qui remporte un grand succès au Canada et aux États-Unis. En 1891, il se rend en Europe pour défendre son titre d'homme « le plus fort du monde ». En 1892, il se joint au cirque américain des *Ringling Brothers*. Par la suite, en 1894, il forme son propre cirque. C'est à la suite de problèmes de santé qu'il doit, en 1900, se retirer des compétitions de force. Il meurt à l'âge de 49 ans le 10 novembre 1912 à Saint-Jean-de-Matha²⁷.

Ces trois figures emblématiques de la force physique sont présentes dans les différents festivals forestiers à l'étude. Ils sont utilisés de différentes manières, relevant toujours cette notion de respect des populations locales pour ces grands personnages. Ceux-ci sont d'abord présents dans la publicité créée par les organisateurs des festivals. Par exemple, la municipalité de Saint-Jean-de-Matha dans Lanaudière s'identifie à Louis Cyr et l'utilise presque comme une marque de commerce. La majorité, si ce n'est la totalité, des publicités, des dépliants et des programmations utilisent la phrase « au pays de Louis Cyr » ainsi qu'une illustration de l'homme fort. Bien que celui-ci ne soit pas originaire de la municipalité, il a vécu plusieurs années de sa vie dans sa demeure de Saint-Jean-de-Matha. La population s'approprie donc le personnage et le fusionne à son identité. C'est d'ailleurs pourquoi la programmation des festivités prévoit qu'« une fin de semaine complète sera consacrée aux épreuves de force et d'haltérophilie, et ce, pour rendre hommage à Louis Cyr, cet enfant de Saint-Jean-de-Matha passé à la légende²⁸ ». Les organisateurs du Festival des Sucres ne sont pas les seuls à dédier des événements de leur programmation à un modèle célèbre. Les coordonnateurs du Festival du Bûcheron de Normélat en Abitibi-Témiscamisque en font tout autant avec la figure du bûcheron puisque c'est « en l'honneur de ces pionniers de la forêt que les organisateurs du Festival du Bûcheron ont pensé la mise en place de trois compétitions comme le concours de scie mécanique, celui de godendard [...] et le concours de sciote, dans le programme de la fin de semaine²⁹ ». Alors que les organisateurs de ces festivals mettent de l'avant leurs héros en dédiant des activités à leur mémoire, les responsables du Festival des Raftsmen de Hull en Outaouais utilisent un homme fort de manière différente afin de l'inclure quotidiennement dans les célébrations. En effet, pendant les sept éditions de ce festival, Jos Montferrand devient littéralement la mascotte des festivités. Un homme de la région, toujours le même, est choisi afin de personnifier et de superviser les différentes activités mises à la programmation : « sous le regard approbatif de Jos Montferrand, Vianney Lortie lance une pierre de 100 livres³⁰ ». Il est donc présent aux cérémonies d'ouvertures, aux épreuves de force, aux remises de prix, etc. Le journal *Le Droit* profite d'ailleurs de l'occasion pour publier plusieurs séries d'articles d'histoire régionale chaque année. Il s'agit d'un autre moyen de remémorer et de célébrer les bûcherons et Jos Montferrand tout en éduquant la population au sujet de l'histoire de la région de l'Outaouais. Plus spécifiquement, les articles décrivent la drave

et la vie de chantier, mais la majorité s'attarde à conter les récits d'aventures de Jos Montferrand. Par ces publications, les organisateurs du Festival des Raftsmen arrivent à la fois à faire de la publicité pour leur événement et à mettre de l'avant ces personnages d'antan.

De manière plus concrète, les hommes forts modernes participant aux épreuves de force des festivals sont comparés à leurs modèles des XIX^e et XX^e siècles. En effet, les journalistes utilisent les héros pour comparer les performances ou la force des concurrents. Par exemple, sur une photographie mettant en scène deux hommes qui s'affrontent au tir au poignet, la description indique: « Sur cette photo, MM. Jacques Pronovost et Louis Bélanger essaient de suivre les traces du réputé Louis Cyr³¹. » « L'homme le plus fort du monde » était connu pour ses performances à l'aide de poids et haltères. Aucune représentation de cet homme ne semble le montrer à l'épreuve du tir au poignet. Cependant, puisqu'il s'agit d'une épreuve nécessitant de la force, les participants sont automatiquement associés à ce héros qui en est le symbole dans la région. Le même type de parallèle s'établit entre les hommes forts du Festival des Raftsmen et Jos Montferrand: « [...] pour se rappeler les Montferrand qu'on aurait pu être, qu'on est, ou qu'on souhaiterait devenir³² ». Ils présentent Jos Montferrand comme un modèle, insinuant que chacun aspire à devenir comme lui. Ils idéalisent le personnage et assument que chaque homme désire être aussi fort que celui-ci, Louis Cyr ou encore les bûcherons d'antan.

La plus grande influence des modèles reste celle d'un modèle de masculinité traditionnelle selon l'image du bûcheron; c'est-à-dire un homme blanc hétérosexuel, travaillant, fort et père de famille. Le bûcheron des légendes est souvent perçu comme un homme de famille ayant laissé sa femme et ses enfants ou une fiancée à la maison. Cette vision provient principalement d'histoire comme la *Chasse-galerie* où les bûcherons sont représentés, quittant le camp à Noël ou au jour de l'An afin de retrouver leur famille. Un tel tableau présente une vision très traditionnelle de la masculinité, tirant le portrait de l'homme blanc hétérosexuel pourvoyeur. Les bûcherons sont ainsi perçus comme des hommes endurcis par le froid et les conditions d'habitation des chantiers, mais également le caractère extrêmement physique de leur travail. C'est de cette idéalisation que ressort la vision des bûcherons tels des hommes forts physiquement. Chaque fois qu'ils en ont l'occasion, les journaux présentent les hommes forts modernes selon cette vision de la masculinité. Ils offrent une photographie du champion serrant sa femme dans ses bras ou encore avec son fils. Ils mentionnent la situation familiale des hommes forts, précisant qu'ils sont pères de deux, trois ou quatre enfants et que l'argent gagné par les bourses remises aux champions servira à aider leur famille. Les journalistes se plaisent à faire ressortir cette notion d'héritage et de transmission des connaissances des bûcherons aux hommes forts: « Nos pères ont travaillé de la sorte, nos grands-pères et, avant eux, nos arrière-grands-pères. Ils ont tous un peu connu le dur métier de bûcheron³³ ».

Les organisateurs et journalistes mettent en place un scénario idéal pour que les participants aux épreuves de force deviennent à leur tour des héros célébrés pour leur puissance physique. Ils établissent des liens entre les concurrents et des figures célèbres de la force et expriment leur fierté à voir leurs concitoyens performer. Les vainqueurs des compétitions semblent être les parfaits héritiers de Louis Cyr, Jos Montferrand et le bûcheron.

Rupture dans le processus d'héroïsation

Avec ces différents parallèles établis entre les hommes forts modernes et leurs modèles, les héros des XIX^e et XX^e siècles, il serait logique de croire que les gagnants des compétitions de force deviennent à leur tour des personnages héroïques. Il semble toutefois s'opérer une rupture dans le processus d'héroïsation des hommes forts modernes. Cette procédure transformant un homme, ou une femme, en un héros est appelé, par Klapp, le « processus d'héroïsation ». Selon sa théorie, l'homme doit passer à travers cinq étapes afin de devenir un héros. La première est l'hommage spontané des admirateurs, la seconde la reconnaissance formelle par différentes institutions officielles, la troisième l'idéalisation et le modelage de l'image du héros, la quatrième la commémoration et la dernière le culte établi³⁴. Cette théorie présente un parcours idéal. Cependant, chaque trajectoire est individuelle et unique. Les héros ne sont pas célébrés de la même manière et ne reçoivent pas la même attention du public. Les figures héroïques « exprime[nt] un idéal collectif, et l'admiration qu'[elles] suscite[nt] sont] tout aussi révélatrice³⁵ ». Celles-ci peuvent se présenter par un hommage populaire, la familiarité, la possessivité, la curiosité, l'identification et l'imitation. En raison de ces différentes actions et du processus d'héroïsation, une perception populaire exagérée du héros se développe³⁶. Jos Montferrand et Louis Cyr ont passé à travers ces étapes et sont des héros au culte établi. Le bûcheron de l'Outaouais a rapidement intégré la culture populaire par la tradition orale³⁷, mais également par le conte sous la plume de différents auteurs³⁸. « L'homme le plus fort du monde », quant à lui, jouit d'une renommée mondiale, ayant établi plusieurs records longtemps invincibles. Dès le lendemain de sa mort, plusieurs journaux lui dédient un espace dans leurs pages où ils retracent son parcours³⁹. Depuis, plusieurs auteurs se sont penchés sur son histoire. Pourquoi donc le processus d'héroïsation se rompt-il dans la situation des hommes forts modernes participant aux compétitions et aux épreuves dans les festivals?

Les deux premières étapes du processus, celle de l'hommage spontané des admirateurs et la reconnaissance formelle par des institutions, semblent complétées par les hommes forts modernes. Une plateforme leur est offerte pour démontrer leur force par leur performance dans les épreuves, comme Louis Cyr put en profiter par sa propre participation dans les cirques. Dans les festivals, les prouesses de force se déroulent sur des scènes prévues à cet effet. Plusieurs des comités organisateurs mettent

en place des installations temporaires où se déroulent les compétitions. Généralement, il s'agit d'une scène surélevée, permettant une meilleure vision des hommes en action par la foule de spectateurs. Au Festival du Bûcheron de Normétal, lors de la 5^e édition, le journal *La Frontière* présente dans les articles précédant la tenue des événements la remorque qui fit office de scène pour les différents concours de force. De cette manière, ils concentrent l'attention des spectateurs sur les installations qui sont dédiées aux hommes forts et rendent compte des efforts qui sont déployés afin de produire un bon spectacle. Lorsqu'un comité ne peut se procurer une scène ou qu'une épreuve, tel l'abattage d'arbre, ne peut y avoir lieu, les organisateurs s'assurent de délimiter un espace réservé au déroulement des compétitions et ainsi de garder une certaine distance entre les hommes forts et les spectateurs. Cette distinction des espaces contribue à la formation d'une certaine « aura » autour des hommes forts et contribue à cultiver l'admiration des spectateurs envers ceux-ci. À la suite de leurs performances, ils obtiennent la reconnaissance de la foule, des juges et des organisateurs. Ces derniers accordent au gagnant le titre de champion et parfois un titre particulier, un trophée ou un objet symbolique reconnaissant leur nouveau statut acquis. Au Festival des Raftsmen de Hull, le gagnant des compétitions de bûcheron obtient la « Ceinture Jos Montferrand » tandis qu'au Festival du Bûcheron de Sainte-Aurélie les organisateurs remettent le trophée « Champion Bûcheron ». Chacun des responsables des festivals à l'étude prévoit également une bourse pour les différentes épreuves décernée aux participants ayant réalisé les trois meilleures performances. Celles-ci sont remises lors d'une cérémonie à la fin des compétitions. Cette ultime célébration récompense les efforts des hommes forts et les met à nouveau à l'avant-scène, simplement pour souligner leur force physique. Ils obtiennent également une forme d'honneur et de reconnaissance par le fait même que leur nom ainsi que les résultats de leurs performances sont mentionnés dans un journal local. Cependant, le processus d'héroïsation s'arrête à ce niveau. Ils ne sont pas idéalisés ni commémorés et aucun culte n'est établi à leur personne. Bien que les organisateurs des festivals et les journalistes entretiennent le culte du gagnant telles plusieurs disciplines sportives, cet engouement pour les hommes forts modernes des festivals n'atteint pas ce niveau d'admiration. Qu'est-ce qui freine cette ascension ?

Selon les étapes prévues par Klapp, la progression vers le statut de héros s'arrête puisque les hommes forts modernes, en tant qu'individu, ne sont pas idéalisés. Ils sont certes reconnus pour leurs capacités, mentionnés dans les journaux lors de leur participation, mais ils sont aussitôt oubliés s'ils ne sont pas présents l'année suivante. Ces hommes ne sont pas des hommes forts de profession cherchant à gagner leur vie par ce type de compétition. Un seul semble s'approcher de ce profil. David Geer est l'un de ces hommes qui cumulent les titres de champions de nombreuses compétitions. Ayant participé à chacune des éditions du Festival des Raftsmen de Hull, il a obtenu le titre de champion aux 5^e, 6^e et 7^e éditions.

Originaire de Jewett City, Connecticut, aux États-Unis et âgé d'un peu plus de 40 ans, cet homme a participé à des compétitions de force dans différents pays dont les États-Unis, le Japon, l'Australie, l'Angleterre, la Nouvelle-Zélande et le Canada. Toutefois, ce genre de personnage n'est pas la norme chez les participants aux épreuves de force des festivals populaires. Selon les informations recueillies, les participants aux épreuves sont des hommes adultes âgés de 25 à 40 ans. Il est difficile d'établir une moyenne précise puisque la majorité des journaux sélectionnés dans le corpus ne font que rarement des portraits biographiques des hommes forts. Pour la plupart, ils occupent un autre métier et ne participent aux épreuves que pour le plaisir. Plusieurs travaillent dans l'industrie forestière et sont de réels bûcherons modernes. Cependant, la réalité de leur milieu de travail ne correspond plus à l'environnement présenté dans la majorité des festivals forestiers. Deux des cinq festivals, le Festival du Bûcheron de Sainte-Aurélie et le Festival du Bûcheron de Normétal, offrent à leur programmation une exposition de machinerie forestière. Les festivals sont également une occasion d'échange et de transmission de connaissances, des hommes forts et des bûcherons à la population ainsi que du milieu traditionnel au moderne. Avant tout, les festivals constituent un environnement de fête, de divertissement et de spectacle. Pour les hommes forts, ces événements sont un moyen de se divertir et démontrer leurs habiletés physiques à leurs concitoyens. Les compétitions représentent ainsi une occasion de rassemblement dans un cadre ludique.

Conclusion

Les festivals forestiers mettent en scène l'environnement masculin des camps de bûcheron de différentes manières, offrant surtout une plateforme aux hommes forts de chaque région. À travers ce milieu et l'influence de différents modèles des XIX^e et XX^e siècles, les hommes forts sont incités à s'associer à ces héros de la force physique ainsi qu'à une définition de la masculinité traditionnelle de l'homme blanc hétérosexuel pourvoyeur. Plus spécifiquement, chacun des modèles présents dans les festivals est célébré de différentes manières. Au Festival des Raftsmen de Hull, Jos Montferrand est personnifié et permet de revivre les décennies passées. Il s'agit surtout d'une occasion de célébrer l'histoire régionale. Louis Cyr, bien qu'il soit utilisé dans la publicité, fait ressortir l'aspect identitaire de la municipalité de Saint-Jean-de-Matha qui s'associe à ce personnage à travers le Festival des Sucres. Le bûcheron est la figure de proue des autres festivals à Normétal, Sainte-Aurélie et Saint-Raymond. C'est non seulement le bûcheron des XIX^e et XX^e siècles qui est fêté, mais également le travailleur forestier moderne qui est invité à venir éduquer sa communauté à propos de son métier par des démonstrations de force. Contrairement à ce que certains pourraient croire, ces hommes forts modernes ne deviennent pas des héros à leur tour. L'association à ces modèles et héros masculins est forte dans les festivals populaires, mais ne mènent pas à l'héroïsation des hommes forts participant aux épreuves. Ils n'en sont que les héritiers puisqu'ils profitent des festivals comme d'une occasion de divertissement plus qu'une occasion de compétition.

Notes

1. Louis Hémon, *La Presse*, 4 novembre 1911, cité par Réjean Beaudoin, « Apologie de la force virile », *Liberté*, vol. 37, n° 2 (1995), p. 121.
2. Voir entre autres Donald Guay, « La force des Québécois », *Cap-aux-Diamants*, n° 69 (2002), p. 10-12; Ben Weider, *Les hommes forts du Québec, de Jos Montferrand à Louis Cyr: biographies*, Montréal, Éditions du Jour, 1999; Paul Ohl, *Louis Cyr: une épopée légendaire*, Outremont, Libre Expression, 2005 et Pier-Luc Beauchamp, « La Série du siècle de 1972: un catalyseur de l'identité canadienne? », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 22, n° 2 (2014), p. 77-91.
3. Guay, *op. cit.*, p. 10.
4. Une diversité d'études a été réalisée concernant les hommes forts, passant d'un numéro complet de la revue de vulgarisation *Cap-aux-Diamants*, *Cap-aux-Diamants*, numéro spécial Au pays des hommes forts, n° 69 (2002) à une thèse de doctorat, David R. Norwood, « The Sport Hero Concept and Louis Cyr », *Thèse de doctorat*, University of Windsor, 1982.
5. Voir par exemple Jean-Jacques Barreau et Jean-Jacques Morne, *Sport, expérience corporelle et science de l'homme*, Paris, Vigot, 1984 ou encore Georges Minois, *Le culte des grands hommes, des héros homériques au star system*, Paris, L. Audibert, 2005.
6. Orin Klapp, « Hero Worship in America », *American Sociological Review*, vol. 14, n° 1 (1949), p. 53-62.
7. Julie Peronne, *Le processus d'héroïsation du Rocket*, Mémoire de maîtrise en histoire, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2008.
8. Klapp, « Hero Worship in America », *op. cit.*, p. 54.
9. Martine Roberge, « Les festivals populaires: Atout du développement touristique du Québec? », *Cahier des fêtes populaires et tourisme*, n° 311 (2013), p. 100.
10. Les différentes épreuves sont l'abattage d'arbre, la brouette, la coupe à la hache, la course avec poids sur le dos, l'égoïne (scie), l'équilibre sur billot, le lancer de la bûche, le lancer de la hache, le lancer de la pierre, la levée de poids, la levée du billot, la scie mécanique, la sciote, le souque à la corde et le tir au poignet.
11. L'objectif de l'épreuve est de couper une rondelle d'un billot à une ou plusieurs reprises à l'aide de la scie mécanique le plus rapidement possible.
12. La sciote est une scie à main à longue lame étroite. Le manche forme un arc joignant chacune des extrémités de la lame. Elle se manipule à un homme. L'objectif de l'épreuve est le même que celui de la scie mécanique.
13. L'épreuve de la brouette consiste à déplacer une brouette où sont posés poids, altères et sacs de sable faisant grimper le poids à soulever à parfois plus de 1 000 livres. Le gagnant est celui ayant porté la brouette la plus lourde sur la plus longue distance.
14. Le godendard est une grande scie maniée par deux hommes. Sa lame est large et épaisse, ce qui rend cette scie difficile à actionner. Trouve également la formulation écrite « godendart », « golendar ». L'objectif de l'épreuve est le même que celui de la scie mécanique. Cette épreuve se joue en équipe de deux hommes.
15. Roberge, « Les festivals populaires... », *op. cit.*, p. 102.
16. « La grosse bûche en 1980 », *Courrier de Portneuf*, 8 juillet 1980, p. 34.
17. « Les Raftmen 71, vers un succès sans précédent », *Le Droit*, 5 juillet 1971, p. 13.
18. « Sainte-Aurélié, pourquoi pas une fin de semaine au Festival du Bûcheron? », *L'Éclaireur-Progrès*, 1^{er} août 1984, p. A16.

19. « Les concours de force et d'habileté sont à l'honneur au Festival de la grosse bûche », *Courrier de Portneuf*, 23 juillet 1990, p. 14.
20. « 12^e Festival de la grosse bûche, de bûche en bûche il y a des nouveautés », *Courrier de Portneuf*, 11 juillet 1988, p. 25.
21. « Les Raftsmen sont arrivés ! », *Le Droit*, 4 juillet 1972, p. 17.
22. Jeanne Pomerleau, *Bûcherons, raftmen et draveurs, 1850-1960*, Sainte-Foy, Éditions J-C. Dupont, 1997, p. 43.
23. « Souque à la corde », *Courrier de Portneuf*, 10 juillet 1989, p. 7.
24. Pomerleau, *op. cit.*, p. 13.
25. *Ibid.*, p. 25.
26. Gégard Goyer et Jean Hamelin, « Montferrand, dit Favre, Joseph », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 9, Université Laval/University of Toronto, 2003, (page consultée le 11 novembre 2014).
27. Serge Gaudreau, « La saga des héritiers de Louis Cyr », *Histoire Engagée*, 15 juillet 2013, <http://histoireengagee.ca/la-saga-des-heritiers-de-louis-cyr/>, (page consultée le 4 juin 2015). Article précédemment paru dans *Sport et Société* sous le même titre et du même auteur le 9 novembre 2012, <http://www.sportetsociete.com/publications/239/> (page consultée le 23 novembre 2013).
28. « St. J.-de-Matha sera présent aux Coqueluches », *Joliette Journal*, 16 mars 1977, p. D-3.
29. « Au Festival du Bûcheron de Normétal : Du sport pour les bûcherons », *L'Écho Abitibien*, 25 mai 1983, p. 71.
30. « Sous le regard approbatif de Jos Montferrand, Vianney Lortie lance une pierre de 100 livres », *Le Droit*, 8 juillet 1968, p. 13.
31. « Les hommes forts », *Joliette Journal*, 18 avril 1979, p. A-1.
32. « Un rendez-vous pour l'an prochain. Les Raftsmen quittent l'Outaouais », *Le Droit*, 13 juillet 1970, p. 13.
33. « Au Festival des Raftsmen, comme on faisait autrefois pour tromper l'ennui... », *Le Droit*, 14 juillet 1969, p. 15.
34. Peronne, *op. cit.*, p. 22.
35. Minois, *Le culte des grands hommes...*, *op. cit.*, p. 10.
36. Klapp, « Hero Worship... », *op. cit.*, p. 55.
37. Même avant sa mort, Jos Montferrand entre dans les contes et légendes. Plus tard, l'image de ce héros sera utilisée au théâtre par Louis Guyon et dans la chanson par La Bolduc et Gilles Vigneault.
38. Sans compter les études récentes, prenons en exemple l'ouvrage d'André-Napoléon Montpetit, *Nos hommes forts*, Québec, 1884; le feuilleton sur la vie de Jos Montferrand publié dans *L'Indépendance canadienne* par Wilfrid Laurier les 22 et 25 avril 1868; ainsi que l'ouvrage de Benjamin Sulte, *Histoire de Jos Montferrand, l'athlète canadien*, Montréal, première édition en 1883 suivie de nombreuses rééditions, dont 1884, 1896 et 1899.
39. Céline Cyr, « Cyr, Louis », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval/University of Toronto, 2003, http://www.biographi.ca/fr/bio/cyr_louis_14F.html (page consultée le 4 juin 2015).